

guérir ; voilez aux yeux du pauvre moribond l'aspect de la triste réalité ; il serait cruel de lui enlever les illusions que sa facile crédulité lui permet encore de caresser.

Je ne connais à cette dernière règle de conduite qu'une seule exception, en ce qui me concerne, et encore m'est-elle imposée. J'ai l'honneur d'être le médecin d'une communauté de religieuses aussi distinguée par les vertus des membres qui la composent que par les services qu'elle rend tous les jours à la jeunesse qu'elle est chargée d'instruire. Or, il est de règle, dans cette communauté, de déclarer la vérité franche et entière aux pauvres sœurs chez lesquelles nous avons reconnu une affection incurable et mortelle. Pas de détours ici : " Ma sœur, préparez-vous, vous allez mourir."

Oh ! mes amis, que Dieu vous garde d'être jamais témoins des angoisses que produit chez un pauvre malade la triste nouvelle d'une pareille condamnation. Je me suis trouvé assez souvent placé dans cette pénible situation pour que le souvenir ne s'en efface jamais de ma mémoire.

C'est la phthisie pulmonaire qui frappe le plus ordinairement les religieuses de nos communautés et vous savez que cette impitoyable maladie montre, dans le choix de ses victimes, une prédilection marquée pour les plus jeunes. Malgré le généreux sacrifice de leur vie qu'elles ont offert à Dieu en revêtant l'habit religieux, vous concevez, mes amis, que sous la bure il existe toujours une femme avec toute la sensibilité propre à son sexe et la délicatesse exquise de ses sentiments et de ses affections. C'est en vain qu'elles croient avoir dit au monde un éternel adieu, là-bas, dans quelque coin, il existe un père, une mère, des frères, des sœurs chéris qui tiennent au cœur par des liens invisibles, mais que rien ne saurait rompre. La régularité de la vie religieuse, le solennel silence du cloître, l'isolement de tout ce qui appartient à la terre peuvent bien produire l'illusion qu'elles sont détachées de tout ce qui les retenait ici-bas, mais ces lugubres paroles : " vous allez mourir," les arrachent subitement à leur rêve ; la nature reprend ses droits ; elles détournent, malgré elles, les yeux de l'objet sur lequel les tenait rivés leur vie contemplative pour les abaisser vers ceux qu'elles aiment et qu'elles vont quitter maintenant pour jamais. Elles retrouvent dans leur mémoire les souvenirs charmants de leur passé, de leurs espérances, de leurs beaux jours ; leur cœur souffre et se brise ! Ah ! j'en ai bien vues pleurer !.....

Mais ce n'est qu'un orage qui passe. Le lendemain, à la visite, le calme est revenu ; la pauvre malade, résignée, presque heureuse, nous accueille avec un visage serein et demande, en souriant, quel jour nous croyons qu'elle ira dans le ciel.

Ah ! mes amis, je vous le confesse en toute sincérité, pour vivre, j'aime mieux être ce que je suis, mais pour mourir, il me semble que j'aimerais mieux avoir été une sœur de charité.

Maintenant que devez-vous faire à ces malades qui crachent du